

Introduction

Quelques réflexions épistémologiques en guise d'introduction

L'historien, ébéniste aux multiples essences. Réflexions sur la relecture de l'Antiquité tardive par le croisement des sources

Bertrand Lançon

Professeur émérite d'histoire romaine, Université de Limoges

Abstract: If the cross-referencing of sources is an epistemological imperative for the historian, a re-reading of Late Antiquity must necessarily involve the abandonment of a certain number of parasitic preconceptions, such as that of collapse and obsolete polarisations, and the renunciation of clichés that distort an approach that claims to be scientific. It is only in these conditions of humility and openness that the legitimate crossing of sources can transcend ideological biases and give rise to a fruitful rereading. The *tabula rasa* is a necessary step for the historian-cabinetmaker to shape a new marquetry, made of multiple essences.

Keywords: sources, epistemology, Late Antiquity, cross-referencing, historian

L'historien s'est longtemps cru le roi, pensant même, sans avoir tort, que la philosophie n'échappe pas au temps. L'historien fait feu de tout bois. Son bois, ce sont les sciences que l'on a longtemps dites auxiliaires – jusqu'à ce que Jacques Le Goff et Pierre Nora les émancipent de son impérieuse tutelle dans le triple volume intitulé *Faire de l'histoire*, publié à Paris en 1974, selon un triptyque resté fameux : *Nouveaux problèmes, Nouvelles approches, Nouveaux objets*. Ainsi, l'archéologie, la philologie, l'épigraphie, la géographie, la médecine, la théologie, la patristique, l'histoire de l'art et l'iconographie, pour ne citer qu'elles, se sont trouvées affranchies d'une position ancillaire envers l'histoire. Si ces disciplines existent en tant que telles, cela n'empêche que, pour être épistémologiquement pertinent, honnête et exhaustif, l'historien doit effectivement faire feu de tout bois en ayant recours à elles. Il peut certes privilégier un type de sources mais on le dira alors philologue, archéologue, épigraphiste ou numismate. Pour être pleinement historien, il se doit de croiser toutes les sources disponibles.

Ce qui fait la singularité de l'histoire en tant que discipline et de l'historien en tant que profession, c'est bien ce qu'énonce l'intitulé de cette Journée d'étude : croiser les sources. Dans ces croisements, l'histoire et l'archéologie forment un vieux couple, dont on ne sait plus s'il est d'amour ou de raison. Si des archéologues pensent que « la terre ne ment pas » (expression épineuse car elle est une citation du maréchal Pétain faisant l'éloge de l'agriculture) c'est qu'ils pensent que les textes sont sujets à caution, selon l'axiome voltairien que le langage sert à l'homme pour mentir ou cacher sa pensée. Faisons foin de tout esprit de hiérarchie : l'esprit critique est indispensable à chacun, archéologue ou historien, dans le questionnement de leurs sources.

De fait les antiquistes ne peuvent se passer de l'archéologie s'ils veulent faire de l'histoire un art scientifique. Et les archéologues ont besoin de l'histoire pour affiner

l'interprétation de leurs découvertes, mais aussi de leurs non-découvertes. Nous travaillons tous avec du papyrus dévoré et devons développer notre art avec autant, sinon plus, de creux et de lacunes que de pleins, ce qui plie la recherche scientifique à une humilité nécessaire.

Un fagot de multiples essences, tel est ce que porte l'historien ébéniste pour son travail de marqueterie. L'histoire qui croise les sources apparaît comme nécessairement globale. Elle harmonise des disparités : ainsi l'archéologie a mis au jour en Gaule plus de trois cents cachets d'oculistes, dont Jacques Voinot a dressé l'inventaire en 1983 ; or les textes n'en parlent pas ; les seuls textes sont précisément ceux que ces cachets portent gravés sur leur tranche, qui mentionnent le nom de l'oculiste et les affections oculaires qu'il soignait avec ses collyres. Quant aux tessons de céramique, sans doute les vestiges les plus nombreux, les textes littéraires ne les évoquent pas, sinon très rarement. Les monnaies, quant à elles, sont parlantes. On les associe souvent, lorsqu'elles sont groupées, soit à des « trésors » cachés dans des périodes troublées, soit à des offrandes faites en des lieux sacrés. Le tropisme de l'hypothèse risque alors de faire plonger dans le sac des lieux communs tels « la période troublée » ou l'« acte rituel », qui sont des facilités énoncées à peu de frais.

Il existe cependant des textes qui sont intrinsèquement archéologiques. Je pense à la fameuse lettre 32 et à ses *carmina* 27 et 28, dans lesquels Paulin de Nole décrit minutieusement, à l'usage de Sulpice Sévère, la décoration du monument funéraire de saint Félix à Nole et de la *Basilica nova* de Cimitile qu'il a fait bâtir, afin qu'elle serve de modèle à une basilique envisagée par Sulpice à Primuliacum, en Aquitaine. Je pense aussi aux chapitres architecturaux du *Traité d'agriculture* de Palladius et au *De aedificiis* de Procope.

Je reviens à l'intitulé de cette Journée. Qu'est-ce qui serait à détruire dans le croisement des sources ? Sûrement les

idées d'un temps, devenues obsolètes, sur la chute de l'Empire romain, sur les « invasions » barbares et sur une bipartition sommaire entre paganisme et christianisme. Ainsi le fait que les Gaules auraient progressivement sombré dans les années 406-486 ; que l'Aquitaine, une fois conclu le *foedus* de 418, aurait cessé d'être romaine pour devenir wisigothe. Le mariage d'Athaulf et de Galla Placidia, sans doute célébré à Narbonne en 414, et tel qu'il est décrit dans le fragment 24 d'Olympiodore, en atteste de façon spectaculaire : Galla Placidia y occupe une place de reine et le roi wisigoth celle d'un affidé de Rome, vêtu à la romaine. Tandis que les peaux « barbares » y côtoient les soies romaines, les hymnes nuptiales sont chantées par Attale, ex-préfet de la Ville et ex-empereur versé dans la métrique latine, auquel se joignent Rusticius et Phoebadius. Sans compter que le fruit de cette union gotho-romaine, quelques mois plus tard, est un petit garçon qui reçoit le nom de Théodose, le père de la mariée, et non celui d'un aïeul wisigoth. Le processus de « barbarisation » est aussi l'effet d'un fantasme. Celui-ci a été largement surévalué et, par là même, a occulté un autre processus, bien réel, celui d'une vivace romanisation des immigrés barbares.

Il y a donc eu métissage, un métissage dans lequel le paradigme romain s'est montré le plus fort car culturellement dominant et attractif, comme l'était l'élément hellénique dans la *koinè* culturelle gréco-romaine. Pensons à la culture hellénophone de Boèce et de Théodoric au début du VI^e siècle. Historiens et archéologues doivent néanmoins user du mot « métissage » avec circonspection. C'est en effet un terme à la mode d'aujourd'hui et il s'agit pour l'historien de ne pas tomber d'une ancienne dans une nouvelle perception idéologique des acculturations. La réciprocity et la commutativité de celles-ci invite les archéologues et les historiens à la plus grande prudence devant la tentation des généralisations.

Le plus nocif est à mon avis le fait, pour les archéologues, de considérer comme un acquis, en suivant des historiens aux vues dépassées, un effondrement de l'Empire romain. Cette idée reçue peut les conduire à analyser leur matériel dans le sens d'une justification des trouvailles par l'affaissement et la chute. Leur ouverture mentale doit en revanche s'exercer sans cet a priori, ce qui éliminera tout étonnement à découvrir ici ou là des signes de vitalité aux IV^e et V^e siècles. Il fut un temps – en gros la première partie du XX^e siècle – où philologues et archéologues se sont mépris sur les textes et les *realia*. Les premiers voyaient dans les textes un latin déclinant, une culture en péril, tandis que les seconds croyaient voir dans les objets découverts des signes correspondant à un déclin dessiné par les premiers.

C'est à mon sens, pour prendre un exemple récent, le défaut qui disqualifie le livre de Kyle Harper, *The Fate of Rome*, paru à Princeton en 2017. En 2019, l'éditeur français de ce livre l'a grossièrement transposé en « Comment l'Empire romain s'est effondré », un titre « à l'estomac » – pour reprendre une locution fameuse de Julien Gracq – qui

contredit en partie le contenu du livre, qui est nuancé jusqu'à la contradiction. L'a priori de l'effondrement fait que Harper croit voir ses causes dans des dérèglements climatiques (fin de l'OCR, l'Optimum Climatique Romain et LALIA, le petit âge glaciaire de l'Antiquité Tardive) et des épidémies, alors que ces pseudo-facteurs ne sont pas contemporains des crises politiques des V^e et VI^e siècles. Il doit bien convenir que la pandémie de la deuxième moitié du III^e siècle n'a pas mis fin à l'Empire ; que le IV^e siècle a été exempt d'épidémies et de désordres climatiques. Il doit bien convenir que la disparition de l'Auguste occidental n'a rien à voir avec le climat ou la pathocénose ; et enfin que la peste justinienne, si elle entraîne un affaissement démographique, ne correspond à aucun effondrement politique. Quand le goût morbide supposé du lectorat pour la chute se conjugue à la paresse intellectuelle, la malhonnêteté entretient une braise culturelle que je n'hésiterai pas à qualifier de toxique.

La reconstruction dont il est question dans l'intitulé de cette Journée, quelle serait-elle ? Pas grand'chose, disons-le, si elle ne se faisait pas par des approches interdisciplinaires avisées. Car il est, on l'a vu, des croisements malavisés, voire saugrenus. Il ne s'agit pas de prouver quelque chose, comme le déclin ou la chute, mais d'apprécier et jauger les vestiges sans s'abandonner aux a priori qui risquent de fausser leur interprétation. Pensons, par exemple aux trésors d'argenterie du V^e siècle qui ont été trouvés en Occident et ont été étudiés en 1997 dans le numéro 5 de la revue *Antiquité Tardive*, ou aux diptyques d'ivoire de la même époque, tels qu'ils ont été étudiés par Richard Delbrück en 1929 et Wolfgang Volbach en 1976 et plus récemment par Alan Cameron. L'a priori du déclin les ferait considérer comme des survivances alors que, sans cet a priori, on peut les considérer comme des éléments de stabilité voire de prospérité, à tout le moins comme une forme de thésaurisation familiale du métal précieux.

Si détruire, donc, consiste principalement à surseoir à d'anciens a priori, reconstruire serait d'abord une opération mentale, celle de s'en détacher pour examiner les sources avec un esprit et une logique libérées d'un ancien carcan.

Relire l'Antiquité tardive est un objectif intellectuel des plus pertinents. J'ai l'impression de m'y attacher depuis quarante ans. Cette relecture passe par le rejet de nombreux clichés qui sont dus à des décennies de lecture idéologique d'un Empire en cours de désagrégation. Accompagnant nécessairement l'entreprise de déconstruction/reconstruction, cette relecture doit se méfier, avec la plus grande vigilance, des partis pris anciens, aujourd'hui désuets, qui bipolarisaient abusivement l'Occident romain en dualités façonnées à la serpe : Barbares/Romains, païens/chrétiens, ariens/orthodoxes, urbains/ruraux. Ils présupposaient en outre un affaissement culturel en l'associant à des faillites institutionnelles, d'ailleurs toutes relatives. Ainsi, dans l'Aquitaine du V^e siècle, les Wisigoths règnent en latin, tant par les lettres que par les codes juridiques ; homéens, ils gouvernaient avec l'aide d'une aristocratie sénatoriale et d'évêques catholiques ;

leurs monnaies imitaient les frappes impériales romaines ; ils ajoutèrent le pain, le vin et l'huile au lard, au beurre et au lait caillé, et tous buvaient et mangeaient dans les mêmes récipients ; il en va de même des Francs qui les évincèrent au début du VI^e siècle. Clovis, nommé consul honoraire par Anastase, demande à Théodoric de lui envoyer un citharède pour son *palatium*, et Théodoric demande à Boèce de pourvoir au recrutement de celui-ci. En cela Clovis voulait être un roi comparable à celui de Ravenne puisqu'il était consul honoraire de celui de Constantinople.

Relire l'Antiquité tardive doit aussi faire un sort à une vision triomphante de la christianisation. En témoignent les sermons au peuple de Césaire d'Arles dans la première moitié du VI^e siècle. C'est une période où le christianisme, loin de vouloir rompre avec la romanité, l'a progressivement prise en compte dans ses rites et ses discours, faisant des lettrés chrétiens, principalement les évêques, les dépositaires d'une latinité indispensable à un exercice du pouvoir « à la romaine », impensable et inapplicable sans une bonne dose de *ius* et de *civilitas* passant tous deux par l'art d'écrire. Magali Coumert et Bruno Dumézil ont, séparément ou conjointement, et toujours en termes convaincants, souligné cette continuité romaine jusqu'à l'époque carolingienne.

Relire l'Antiquité tardive, c'est d'abord éloigner de notre table de travail les prismes déformants que nombre de nos prédécesseurs y avaient installés. C'est travailler sans cesser de s'interroger sur la légitimité des questions que nous formulons devant les textes et les vestiges. Ainsi, la tradition est-elle d'usage rhétorique ou bien constitutive d'une romanité rémanente et toujours vive ? Les deux termes sont-ils d'ailleurs exclusifs l'un de l'autre ? Chez Ausone et Sidoine Apollinaire, ils coexistent. Relire l'Antiquité tardive, c'est renoncer à penser excessivement l'histoire en termes de ruptures ; renoncer aux « aubes » et aux « crépuscules ». Cela revient aussi à désigner ce qui semble nous échapper en termes de « transition ». Les fortes continuités, comme celle de la romanité en Gaule, sont à ce point constellées de micro-changements que qualifier l'Antiquité tardive de « période de transition » n'a pas de sens, puisque la transition est l'essence même du temps qui s'écoule.

Relire l'Antiquité tardive a donc pour fondement une sorte de purgation épistémologique de nos raisonnements, purgation qui consiste à ne pas chercher à catégoriser à tout prix et à compartimenter sans cesse le meuble-histoire en multiples tiroirs, chronologiques, thématiques et même corporatifs. Le croisement des sources a ceci de fécond qu'il rend possible l'inattendu et l'impensé. Car fossiliser indûment ce que l'on croit acquis rend les révisions plus ardues, créant même des tensions polémiques infécondes et délétères. On voit ainsi des philologues critiquer avec une véhémence indécente l'idée de Stéphane Ratti selon laquelle Nicomaque Flavien senior serait l'auteur de l'*Histoire Auguste*. Or, un récent croisement de sources littéraires et archéologiques, en l'occurrence la textualité

de l'*Histoire Auguste* et des thèmes des mosaïques siciliennes de la Villa Casale de Piazza Armerina, a permis à Stéphane Ratti d'établir en 2020 une nouvelle preuve, très éclairante, de sa thèse.

Le frottement de sources variées produit toujours des questions, quelquefois des adéquations probantes et même des réponses, mais c'est la nature intrinsèque de l'histoire que d'être, en tant qu'art et science, aussi humblement interrogative qu'affirmative. En somme, la marqueterie de l'historien-ébéniste s'apparente plutôt à un *jigsaw puzzle* toujours inachevé : si son idéal légitime est d'aboutir à de belles constructions, il doit le plus souvent travailler dans l'énigme et l'hypothèse. S'il était musicien, on dirait qu'il aimerait composer en mode majeur, mais que les dièses l'inclinent aux tonalités mineures. Cependant, l'humilité consentie n'interdit pas, sur un « clavier bien tempéré » le développement d'ambitions mesurées.

II

Evidencia, dato, teoría y relato en Arqueología Medieval

José Ángel Lecanda Esteban
Maître de conférences, Université de Deusto

Abstract: This paper proposes a methodological reflection on two substantive elements of archaeological research: the concept of data and our hermeneutic capacity to reconstruct, through a narrative, the complexity of the experience of human beings in time. It therefore has a theoretical focus on the gnoseology of our discipline and an ontological focus on the archaeological data and record. In Spain, theoretical reflection is not something very present in recent times, although it cannot be denied that Medieval Archaeology has been able to elaborate its own discourse and novel historical theories through, above all, methodological procedures and great conceptual dynamism. These pages invite us to reflect on the concept, nature and meaning of the Early Medieval archaeological record and its semiotic capacity, as well as on the circumstances surrounding the heuristic phase of our work.

Keywords: theoretical reflection, archaeological data, medieval archaeological record, medieval archaeology, Early Middle Ages

Introducción

Este trabajo propone una reflexión metodológica sobre dos elementos sustantivos de la investigación arqueológica: el concepto de dato y nuestra capacidad hermenéutica para reconstruir, mediante un relato, la complejidad de la experiencia del ser humano en el tiempo. Por ello, tiene un enfoque teórico sobre la gnoseología de nuestra disciplina y ontológico sobre el dato y el registro arqueológico.

En España, la reflexión teórica no es algo muy presente en los últimos tiempos¹, aunque no puede negarse que la Arqueología Medieval ha sido capaz de elaborar un discurso propio y teorías históricas novedosas mediante, sobre todo, procedimientos metodológicos y gran dinamismo conceptual². Estas páginas invitan a reflexionar sobre el concepto, naturaleza y sentido del registro arqueológico altomedieval y su capacidad semiótica, así como sobre las circunstancias que rodean la fase heurística de nuestro trabajo; es decir, sobre la importancia de nuestro inevitable posicionamiento teórico³—consciente o inconsciente— entre los diversos paradigmas actuales⁴ por cuanto éste decide cuál es el argumento central del relato y el modo en que éste es narrado. Como señala M. Johnson, “dar a entender que todos los arqueólogos utilizan la teoría, quieran o no”⁵.

G. Lucas⁶ apunta que la teoría arqueológica contemporánea trata de forma inconexa la reflexión sobre el trabajo y las técnicas de campo, sobre la formación de los depósitos y sobre las características y sentido de la cultura material, todo lo cual ha generado serios problemas para el relato arqueológico, que se mueve entre la vacuidad y la inconmensurabilidad. Señala que, si no podemos conectar nuestras prácticas de excavación y análisis de artefactos con una teoría más elevada, tenemos un problema y admite que dicha teoría tal vez deba ser importada desde una disciplina externa.

El tema no es baladí, porque sin restos materiales, sin datos, no hay arqueología. Desde un recipiente cerámico a un paisaje, todos tienen un valor documental que debe permitir reconstruir el pasado humano más o menos lejano. Si el campo categorial de nuestra disciplina es el estudio del ser humano en el tiempo y el pasado es incognoscible porque ya no existe, la única manera de acercarse a él es a través de los restos del pasado en (y desde) nuestro presente⁷.

Pero una cosa es la evidencia empírica (signo signifiante) y otra la representación de su pasada función y sentido (significado del signo). ¿Somos conscientes de nuestro relato y de cómo llegamos a él? Este hecho es más acuciante tras el impacto del pensamiento posmoderno y su ruptura epistemológica, que se resume en la frase “entre la literatura y la historia no hay diferencia, todo es relato”. Las consecuencias de este planteamiento son obvias: subjetivismo extremo, relativismo absoluto y negación del carácter científico de la disciplina⁸. Hoy las

¹ BARCELÓ (2009), p. 175. QUIRÓS (2013), p. 13. CRIADO (2013), p. 106.

² GUTIÉRREZ GONZÁLEZ (2015), p. 42.

³ ZAFRA (2017), p. 25: porque la producción de información a partir del registro se ve condicionada por el posicionamiento teórico adoptado.

⁴ Entendidos en el sentido primario establecido por Kuhn, LUCAS (2017), p. 261: “(...) *represented incommensurable conceptual framework within which scientists worked*”; aunque en los últimos tiempos hayan entrado en crisis (idem, p. 263), son importantes, LUCAS (2017), p. 267: “(...) *because it reveals our own theoretical sloppiness* (...)”. Ver también GÓMEZ RODRÍGUEZ (2011), pp. 256-257 y 263-265.

⁵ JOHNSON (2000), p. 11. JOHNSON (2006) también se pregunta si realmente existe, porque eso parece, pero no se refleja en la práctica.

⁶ LUCAS (2012), cap. 5.

⁷ MORADIELLO (2009), pp. 13-14.

⁸ GUTIÉRREZ GONZÁLEZ (2015), p. 45.

viejas guerras entre paradigmas parecen superadas, dando pie a propuestas transaccionales y a otras nuevas, lo que, en cualquier caso, no supone más que la confirmación de una necesidad, la de dar sentido social a nuestro trabajo⁹ y ajustarlo a los parámetros de una disciplina científica. Por eso resulta vital la teoría, para hacer explícitos los fundamentos sobre los que se basan nuestras inferencias y contextualizar las formas de representar el pasado desde el presente¹⁰.

En este trabajo se asumen como axiomas las siguientes ideas:

1. que nuestra disciplina tiene como objeto de estudio la humanidad en el tiempo¹¹
2. que como el pasado no existe, para su reconstrucción, busquemos, identifiquemos, analicemos e interpretemos sus reliquias¹². Según M. Shanks, “(...) *do not discover the past. Archaeologist work on the what is left of the past*”¹³
3. que a través de ellas hacemos investigación histórica¹⁴, porque “*The past is the outcome of process of uncovering and articulation, forging connections with and through the remains*”¹⁵
4. que para que dicho trabajo pueda ser considerado científico debe satisfacer los requisitos que el método (inferencial e interpretativo) exige¹⁶: “*This requires us not to presume that the way the past was will win through into our understanding because of the ‘force of evidence’. Instead, the past has to be worked at*”¹⁷
5. que la ciencia se define social e históricamente y que, en todos los campos, sin excepción, hay detrás un ser humano producto de su tiempo y, por ello, condicionado por él¹⁸. Entonces “*re-evaluate the significance of the past in the light of what is happening to us now, through the past circulating around us, and so we come to retell the past in a new way*”¹⁹.

II.1. La ontología del pasado: Buscando y recopilando datos

A partir de los años setenta del pasado siglo, desde una perspectiva epistemológica marxista, comenzó la valoración del registro arqueológico entendido como «cultura material», considerándola ontología y objeto

específico de la arqueología²⁰. Hoy se pone el énfasis en la arqueología de los objetos o de la producción porque permite avanzar en el conocimiento de sistemas complejos²¹ superando las limitaciones de un punto de vista estrictamente arqueológico, ya que los restos arqueológicos “considerados como aquello que queda de la producción y el uso de un objeto (...) contienen aún (...) informaciones sobre los materiales, sobre los modos y sobre las finalidades de las diversas producciones”²²; sean manufacturas, materias primas, estructuras, residuos o ecofactos. El objeto de uso, además de indicar su función primaria, incluye una ideología de la propia función y otras connotaciones simbólicas, pero su identidad solo está garantizada “única y exclusivamente por la comunidad que como tal lo usa”²³.

Así, el registro arqueológico es una peculiar herramienta metodológica, puesto que lo que dota de sentido al resto, lo que lo convierte en dato, es el objeto observado y, a la vez, el resultado de la observación. N. Zafra²⁴ enfatiza que “un objeto en sí mismo no posee los rasgos que lo hacen arqueológico si no va acompañado de determinada información”. El registro es selectivo e interpretativo, partiendo de la evidencia empírica, de los objetivos del proyecto y de la base teórica del investigador. G. Lucas²⁵ incide en la idea de que el resto material solo se convierte en evidencia histórica cuando el arqueólogo lo convierte en archivo arqueológico. El problema estriba en que luego no son los restos del pasado en sí mismos los que suelen emplearse en la base principal de la interpretación.

En este sentido, si algo caracteriza al mundo tardoantiguo y altomedieval es su esencia rural y, como consecuencia de esta, su caracterización social como un entramado campesino.

Esto, que debe orientar nuestros esfuerzos, constituye un problema, pues su escaso nivel de desarrollo técnico produce un registro material poco visible y en el que resulta difícil distinguir pautas de transformación a lo largo del tiempo y del espacio²⁶. Ello obliga a repensar sobre la adecuación del instrumental conceptual y analítico utilizado hasta la fecha. J.A. Quirós²⁷ advierte de que debemos buscar nuevos indicadores arqueológicos que permitan aproximarnos al análisis social de estas comunidades, tales como las pautas del consumo cárnico, las formas de almacenaje del cereal o la estabilidad de las parcelas residenciales o productivas²⁸.

Desde luego, el yacimiento fundamental para este periodo es el hábitat, en cualquiera de sus formas, porque su

⁹ La Arqueología Pública, Social o Comunitaria reclama romper la barrera y distancia que parece haberse producido entre la arqueología y la sociedad, porque la primera parece empeñada en mirar hacia el pasado, poco hacia el presente y nada hacia el futuro. Ver TULLY (2007); MARSHALL (2010); GOULD (2016); ALMANSA (2018).

¹⁰ QUIRÓS (2013), p. 14.

¹¹ ARÓSTEGUI (2001), pp. 236-238: el tiempo es la dimensión que configura lo histórico.

¹² MORADIELLOS (2009), pp.13-15.

¹³ SHANKS (2007), p. 591.

¹⁴ QUIRÓS (2013), p. 16: “En rigor, la historia y la arqueología tienen el mismo fin (...)”.

¹⁵ SHANKS (2007), p. 591.

¹⁶ GÓMEZ RODRÍGUEZ (2011), pp. 96-101.

¹⁷ SHANKS (2007), p. 589.

¹⁸ CRUZ (2008), pp. 21-22.

¹⁹ SHANKS (2007), p. 593.

²⁰ CARANDINI (1984), p. 12. LUCAS (2012), cap. 4.

²¹ MANNONI / GIANNICCHEDDA (2006), pp. 30 y ss.

²² MANNONI / GIANNICCHEDDA (2006), p. 41.

²³ CARANDINI (1984), pp. 82-83.

²⁴ ZAFRA (2017), p. 25.

²⁵ LUCAS (2012), cap.2.

²⁶ MALPICA / GARCÍA CONTRERAS (2016).

²⁷ QUIRÓS (2012), pp. 93-95.

²⁸ ALONSO / FERNÁNDEZ MIER / FERNÁNDEZ FERNÁNDEZ (2018).

significado trasciende de los aspectos formales o de su simple caracterización como hábitat para constituirse en arquetipo de la sociedad que lo genera y en esencia de su sistema social²⁹. El trabajo agrícola, el surgimiento de las aristocracias, las formas de dominación o la identidad, rasgos estructurales de la sociedad medieval, requieren de los indicadores oportunos³⁰.

Su registro y recuperación, general y mayoritariamente, se produce mediante la excavación arqueológica, pero también por otras vías como la prospección. Antes considerada un trabajo preliminar, hoy se considera una técnica capaz de generar información sustantiva. Máxime cuando con la ayuda de modernas tecnologías se emplea para el estudio de un elemento fundamental para el conocimiento de la Tardoantigüedad y la Alta Edad Media como es el paisaje³¹. La comunidad aldeana no puede disociarse de su ambiente rural, transformado y simbólico, del que se puede obtener datos mediante la Arqueología espacial o el análisis del territorio³².

Es verdad que ahí la identificación de evidencias está condicionada por factores como la técnica del muestreo, la intensidad o la perceptibilidad, y que esto es, a la vez, condicionante, porque la traslación directa de una información parcial puede conducir a valoraciones o interpretaciones muy alejadas de la realidad. Lo más problemático es la categorización de los hallazgos documentados³³ y la correcta correlación entre las evidencias superficiales y el contenido del subsuelo, para lo que debe tenerse en cuenta el proceso de formación de los yacimientos y la estructura interna de los mismos.

De hecho, varias propuestas teóricas ponen atención en el ciclo formativo del registro arqueológico, como la Arqueología Conductual, que propone sustituir –entre otras– la dicotomía deposicional/postdeposicional por un ciclo de tres fases: ocupación, abandono y post-abandono, que sería el que conformaría el yacimiento arqueológico. Dicho ciclo conllevaría procesos de acumulación y de reducción en cada una de las fases, por lo que se invita a no caer en los peligros de la «premisa Pompeya», pensar que el yacimiento ha llegado a nosotros tal y como quedó en el momento de su abandono³⁴.

Tampoco podemos olvidar un tipo de datos que siempre ha estado en la órbita de la Arqueología tardoantigua y altomedieval, tanto como para lastrarla en sus inicios: el documento escrito. Hubo un tiempo en que la Arqueología histórica parecía tener una sola función: corroborar, o desmentir, la información textual. Por fortuna la

Arqueología ha reivindicado y logrado el pleno derecho a un relato propio³⁵. Ahora, el dato textual es uno más; se lee arqueológicamente y no a la inversa. Es más, el cuestionable, incompleto y parcial relato textual ha dejado de ser predominante para la reconstrucción del periodo, dejando paso al dato arqueológico que, aun siendo necesariamente recreado, al menos, dada su no intencionalidad, parte de una mayor credibilidad³⁶; por eso ha sido el que más ha aportado en los últimos tiempos al conocimiento histórico de la Tardoantigüedad y Alta Edad Media.

El concepto de que “*tout est document*” es uno de los más importantes legados de la escuela de los Annales³⁷. La evidencia solo debe cumplir una condición: ser capaz de responder a nuestras preguntas.

Siendo así, la necesidad de buscar nuevas formas de penetrar sin apriorismos en el mensaje oculto de cualquier resto material para convertirlo en dato hizo que se buscaran nuevos recursos en el desarrollo tecnológico que otras ciencias podían ofrecer. Y hoy las posibilidades que la arqueometría³⁸ ofrece parecen inabarcables. El resultado no se ha hecho esperar: a nuevos medios, nueva información y, con esta, mayor conocimiento empírico.

Pero, la perfecta caracterización arqueométrica del vestigio, ¿es suficiente aportación al conocimiento histórico? No vaya a ser que nos volvamos a quedar en la descripción del resto, aunque ahora, eso sí, pasando de lo perceptible sensorialmente a lo perceptible microscópica o químicamente. Ciertamente la documentación arqueométrica tiene gran utilidad, pero no es un trabajo intrínsecamente arqueológico, porque este conlleva una explicación en términos históricos, la obligación científica del arqueólogo³⁹.

La búsqueda, identificación, documentación y análisis de evidencias es fundamental, pero no suficiente. Solo constituye la mitad del proceso, la fase heurística. Sin embargo, a la sombra de ciertos planteamientos, parece haberse convertido en el objetivo final, obviando la fase hermenéutica del trabajo⁴⁰.

Tal vez porque en esta está la mayor dificultad. La cultura material, el pasado que se acerca al presente para hacerse observable, es para nosotros un maremágnun, ya que solo adquiere sentido en su propia realidad social⁴¹. Además, “cada hallazgo no informa más que sobre una pequeña

²⁹ HAMEROW (2002), p. 52. ARIÑO (2013), p. 94.

³⁰ GUTIÉRREZ (2015), pp. 51-54.

³¹ HODDER / ORTON (1990). FERNÁNDEZ (1990), p. 46. CRIADO (1999). SOLER (2007), pp. 43-44.

³² GARCÍA SAN JUAN (2005), cap. 2. También ANSCHUETZ / WILSHUSEN / SCHEICK (2001) y DIARTE (2016).

³³ GÓMEZ (2006) analiza esta problemática a través de trabajos desarrollados en Italia y España.

³⁴ JIMÉNEZ (2008).

³⁵ GUTIÉRREZ (2015), p. 39.

³⁶ MANNONI / GIANNICCHEDDA (2006), p. 46: solo sería discutible su autenticidad.

³⁷ ALÍA (2008), p. 96.

³⁸ CAPEL (1999); CHAPMAN y WYLIE (2014).

³⁹ AROSTEGUI (2001), p. 279: “no existe práctica científica si no hay ‘explicaciones’ en el sentido epistemológico”.

⁴⁰ MOBERG (1987), p. 13: “una superstición perniciosa (...) creer que un resultado arqueológico consiste en una excavación o en un hallazgo. La verdad es otra: un hallazgo no es más que un comienzo”.

⁴¹ BALLART (1997), p. 18.

selección de acontecimientos”⁴². Entonces, ¿es posible reconstruir el «todo» a partir de la «parte»? ¿cómo comprender su sentido y significado? Desde luego no se aborda el problema de igual forma desde una perspectiva marxista que desde la etno-antropología norteamericana, o desde el individualismo metodológico y el holismo; como señala E. Ariño⁴³, “con frecuencia los datos admiten varias lecturas en función de a qué aspectos se conceda prioridad y en qué grado sean valorados los distintos elementos que conforma la cultura material”.

Al carácter errático y azaroso que la conservación del resto material tiene se añade su carácter de testigo mudo, lo que implica que, junto al testimonio, haya que poner la figura del experto, quien da una versión de la «verdad» provisional alcanzada⁴⁴. Por eso los discursos cada vez aparecen más fragmentados. G. Lucas⁴⁵ reivindica la necesidad de tomar en consideración la formación del registro a través de procesos de materialización y desmaterialización en términos de memoria, a través de los procesos de inscripción y borrado del registro arqueológico entendido como un archivo. Porque la misma intervención arqueológica es, en sí, una rematerialización, ¿dónde está el rastro real de la excavación? Transferido a nuevos formularios, a nuestro registro que, por tanto, es dado y creado simultáneamente.

No menor es el problema de cómo captar la historia, el cambio, a través de cosas que permanecen físicamente inalterables; “si el tiempo se ha detenido sobre las piedras, ¿cómo pueden estas reflejar la tensión del paso del tiempo?”⁴⁶.

II.2. El dato y nuestra capacidad gnoseológica: La interpretación del dato

Los datos no hablan por sí solos. En puridad, “no hay recuperación de datos sino más bien creación de datos”⁴⁷, porque las evidencias materiales recuperadas solo se convierten en datos arqueológicos después del proceso de análisis y registro de su existencia⁴⁸.

El carácter construido del dato ha sido aceptado por casi todos; no por el constructivismo, alegando que no tiene nada de natural, que se crea y es producto de una selección subjetiva sin la cual no existe. Para éstos, “la función del concepto ‘dato arqueológico’ es la de acotar aquello que el conjunto de una élite de especialistas considera como

la materia prima del proceso de creación cultural (...)”⁴⁹.

Pero si se admite que el objetivo de la Arqueología es obtener información y que por su metodología puede caracterizarse como «una interpretación de los restos», entonces, se necesitan dos elementos: primero, evidencias y, segundo, preguntas⁵⁰. Solo la pregunta y una teoría interpretativa puede ayudar a entenderlos⁵¹.

El conocimiento científico siempre parte de una teoría o paradigma que describe y explica la realidad; de tal teoría la lógica deductiva deriva consecuencias hipotéticas que se contrastan con dicha realidad, y si estas resisten la prueba empírica suponen una ampliación de la teoría de la que se partió. Se trata de un razonamiento hipotético-deductivo, que no es una actividad experimental sino lógica⁵² y constituye la esencia epistemológica del método analógico o comparativo⁵³, necesario y recurrente en Arqueología, aunque implique que en las inferencias no deductivas las verdades obtenidas tengan solo un mayor o menor grado de probabilidad⁵⁴.

El paso del significantes al significado no es un proceso directo para ninguno de los paradigmas que ofrece la literatura arqueológica. Porque el resto material es una herramienta taxonómica (indicador) que debe ser transformada en herramienta hermenéutica (documento histórico).

Algunas de las propuestas que se formularon en el pasado pretendían de dejar que los documentos hablasen por sí mismos, limitando al máximo la interpretación. Otras más recientes, a la inversa, diluirla en el nebuloso mundo de lo intencional, pero “no toda acción social tiene necesariamente consecuencias materiales, por lo que no siempre resultará arqueológicamente observable. Es una obviedad que aquello que no es perceptible no es analizable”⁵⁵.

Desde luego, el estudio de las motivaciones no puede realizarse dentro del denominado realismo científico. Sí lo son, en cambio, los componentes fundamentales, antrópicos o naturales, de los yacimientos, como las anomalías del subsuelo, las estructuras construidas, los artefactos o los horizontes de suelo antrópico⁵⁶.

El final del siglo XX estuvo protagonizado por la dialéctica antagonica entre procesualistas y postprocesualistas⁵⁷.

⁴² MOBERG (1987), p. 46.

⁴³ ARIÑO (2013), p. 94.

⁴⁴ ZAFRA (2017), p. 26: hoy se cuestiona el privilegiado rol del arqueólogo, convertido en el único capaz de establecer el interés de registro arqueológico para convertirlo en patrimonio o en documento histórico. Para quien así lo entiende, es un mecanismo aparentemente natural pero que en realidad proporciona una visión sesgada de la historia.

⁴⁵ LUCAS (2012), cap. 7.

⁴⁶ BALLART (1997), pp. 101-103.

⁴⁷ RUIZ (2013), p. 44.

⁴⁸ MANNONI / GIANNICEDDA (2006), p. 45, “El ser fuente es de hecho una calidad que se impone al objeto que, de otro modo, es solo un testimonio sepultado”. También CARANDINI (1984), p. 61; JOHNSON (2000), p. 23 y LUCAS (2014).

⁴⁹ ORTEGA / VILLARGORDO (1999), p. 11.

⁵⁰ MOBERG (1987), p. 157.

⁵¹ Véase HODDER (1988), cap. 7.

⁵² GINER / LAMO DE ESPINOSA / TORRES (1998), p. 485. GÓMEZ RODRÍGUEZ (2011), pp. 24-28.

⁵³ GINER / LAMO DE ESPINOSA / TORRES (1998), p. 483. GÓMEZ RODRÍGUEZ (2011), pp. 101-102.

⁵⁴ GINER / LAMO DE ESPINOSA / TORRES (1998), p. 376. GÓMEZ RODRÍGUEZ (2011), p. 108.

⁵⁵ BARCELÓ (2009), p. 178.

⁵⁶ RUIZ (2013), p. 46.

⁵⁷ GUTIÉRREZ (2015), pp. 44-45.

Hoy se buscan posturas sincréticas⁵⁸ a fin de “consensuar métodos de producción de conocimiento que equilibren las diferentes intenciones y contextos de racionalidad (...) un método (...) diferente al modelo unilineal positivista y al modelo multivocal fenomenológico-subjetivo”⁵⁹.

La reivindicación de una arqueología explícitamente científica pasa por la exigencia del empleo de herramientas matemáticas y estadísticas⁶⁰, porque “puede haber millones de causas posibles que explican por qué una persona hizo algo concreto en un momento y lugar determinado, pero existe con toda probabilidad una tendencia estadísticamente determinable para que un conjunto de personas hiciera lo mismo en unas circunstancias precisas”⁶¹. Esta afirmación resulta aceptable para quienes asumen que el objeto de estudio no es la acción individual⁶² sino la colectiva como sujeto histórico⁶³ y la posibilidad de explicar la historia, porque “A la regularidad de los comportamientos humanos es lo que se denomina leyes en la historia; estas no se hallan en ningún determinismo (...) sino en la voluntad de unos hombres de perpetuar su dominio sobre otros. De lo que en la sociedad hay de regularidad da cuenta la ciencia, que se ocupa de explicar, es decir, relacionar con causas”⁶⁴. La alternativa contraria, la constructivista, dada su libertad hermenéutica, propone una interpretación que, siendo racional y lógica, es tan válida como cualquiera de las otras posibles si no hay un “marco discriminatorio realista”⁶⁵.

El registro material no puede quedarse en la descripción positiva ni en su exhaustivo análisis arqueométrico. Tampoco parece adecuado diluirlo en una etérea nube interpretativa que niega la posibilidad de conocer la realidad⁶⁶. Nuestro trabajo debe servir para algo más, para saber “cómo se ha ido haciendo nuestra sociedad (...) para definir el proceso causal responsable del presente”⁶⁷, como propone la Arqueología Social. El problema es que la determinación de ese proceso puede llegar a ser extremadamente complejo⁶⁸. Pero, ante esta afirmación, ¿es mejor obviarlo?

⁵⁸ JOHNSON (2000), pp. 218-226 y GARCÍA SÁNCHEZ (2012). GUTIÉRREZ (2015), pp. 46-47.

⁵⁹ CRIADO (2013), pp. 102 y 123-124.

⁶⁰ BARCELÓ (2009), p. 176.

⁶¹ BARCELÓ (2009), p. 178. CRUZ (2008), pp. 190-191.

⁶² CRUZ (2008), epílogo: por sus dificultades de conocer y de obrar resulta ilimitada en sus consecuencias e impredecible en sus resultados.

⁶³ GUTIÉRREZ (2015), p. 50. Ver ARÓSTEGUI (2001), pp. 196-209 y 251-255.

⁶⁴ BARCELÓ (2009), p. 178. GÓMEZ RODRÍGUEZ (2011), pp. 151-158 y 185-188.

⁶⁵ DOMÍNGUEZ-RODRIGO (2009), p. 193.

⁶⁶ DOMÍNGUEZ-RODRIGO (2009), p. 192: porque solo aspira a «comprender» “las razones por las cuales acontecieron los hechos como acontecieron”; es una historia que no es comprensible “a menos que consista en actos de agentes cuyos motivos y pensamientos puedan ser recreados por el historiador”, porque “las conexiones lógicas deben buscarse precisamente ahí: en los pensamientos (...) no en los acontecimientos mismos”. También CRUZ (2008), pp. 63-65.

⁶⁷ BARCELÓ (2009), p. 179.

⁶⁸ LAGO (2008), pp. 33-34: asumiendo que “nunca conoceremos con absoluta certeza la inferencia causal”. Ésta contiene dos elementos: una causa y un efecto. Una definición mínima sería que «causa» es aquello que aumenta las probabilidades de que suceda un acontecimiento (*idem*, p. 20).

II.3. El eterno debate: ¿Explicar o comprender?

Es un viejo debate, nunca resuelto y siempre vigente⁶⁹. La bibliografía es abundante al respecto y aunque hoy surgen nuevos paradigmas⁷⁰, estos siguen trasluciendo ese doble posicionamiento: individualismo/holismo, explicar/comprender.

La ciencia moderna posee un núcleo común de métodos, todos los cuales se basan en recopilar observaciones empíricas y ponerlas juntas con ayuda de herramientas matemáticas. Porque las meras observaciones no son conocimiento. Sin embargo, hay un elemento clave y diferenciador en la ciencia histórica: el objeto de estudio, el sujeto humano, es un sujeto operatorio, realiza operaciones e interviene en el medio exterior; en el resto no. Por eso en la historia hay «conductas» y «actuaciones» que requieren de explicación atendiendo a fines y propósitos⁷¹, como exige, a partir del posmodernismo, la reivindicación del individuo y su capacidad de acción (*Agency*)⁷².

Desde su punto de vista no cabe la explicación nomológica⁷³; como mucho se podría aspirar a comprender, en sentido motivacional, la intencionalidad del sujeto histórico⁷⁴ a partir una ley de cobertura como la teoría de la Acción Racional o la de la Lógica de la Situación⁷⁵. Este posicionamiento parece un ataque a la ciencia porque su anti-realismo “promueve el vacío total (ontológico, gnoseológico, semántico, metodológico, axiológico, ético y práctico)”⁷⁶. M. Cruz se pregunta “cómo creer al historiador que sostiene haber captado el sentido de una acción humana pretérita. Imposible”⁷⁷.

El problema es mayor para el arqueólogo porque debe reconstruir ese sentido a través de la reinterpretación de una fuente fragmentaria, no intencional, descontextualizada y asíncrona. Y no vale justificar la absoluta libertad interpretativa porque haya que asumir que el relato sea al fin y al cabo una construcción.

Es obvio que se pone en tela de juicio la objetividad del historiador⁷⁸, o al menos la inevitable condición

⁶⁹ BLINTFLIFF/PEARCE (2011).

⁷⁰ GIANNICCHEDDA (2002); GERRARD (2003).

⁷¹ MORADIELLOS (2009), p.10

⁷² Ver ARÓSTEGUI (2001), cap. 3.

⁷³ Sobre el significado de «explicar» y los tipos de explicación ver AROSTEGUI (2001), p. 279; LAGO (2008), cap. 6. GÓMEZ RODRÍGUEZ (2011), cap. 5.

⁷⁴ MORADIELLOS (2009), p. 10.

⁷⁵ GÓMEZ RODRÍGUEZ (2011), pp. 171-176 y 182-185.

⁷⁶ DOMÍNGUEZ-RODRIGO (2009), p. 193. También AROSTEGUI (2001), pp. 296-297.

⁷⁷ CRUZ (2008), p. 28-29. Dray (1957, *Laws and explanations in History*, p. 68) reconoció que el historiador no conoce la razón por la que el agente hace lo que hace –aunque sea una acción racional–, y también Collingwood (1965, *Idea de la Historia*) señala que solo conocemos el resultado de la acción. AROSTEGUI (2001), pp. 285-286.

⁷⁸ ORTEGA y VILLARGORDO (1999), p. 12: “(...) el historiador (...) cuando se enfrenta a su tarea (...) no disfruta de unas condiciones de partida neutrales. No trabaja en el vacío, ni al margen de su mundo, su formación, su sociedad, su vida. (...) Nada existe más allá del discurso del historiador que fundamente la ‘verdad’ de los discursos sobre el pasado”.

de su contemporaneidad al efectuar la interpretación histórica. Pero la «objetividad» pasa necesariamente por dos principios: que el estudio científico no se funde lógicamente por sí solo en ningún juicio de valor y que el investigador se esfuerce por evitar toda deformación provocada por sus filias o sus fobias⁷⁹.

En nuestra opinión, la Arqueología, como ciencia social, tienen una función: la explicación diacrónica de los fenómenos sociales⁸⁰, los procesos de cambio que actuaron, y siguen actuando, sobre nosotros. Predicar “el fin de la historia” es un “mensaje de hegelianos de derechas”⁸¹ y la historia comprensiva el refugio de la tradición hermenéutica y weberiana⁸².

II.4. Del dato al relato

Aunque de la lectura arqueológica de los restos materiales parece que se espera la menor ambigüedad posible, ello no resulta así, porque a la distancia entre el pasado y el presente se une el que las aproximaciones teóricas son diversas. Como mantiene J.A. Quirós⁸³, “el arqueólogo ha de construir sus fuentes, al igual que el historiador. Pero al arqueólogo, además, tiene que crear un protocolo para «dar sentido» e interpretar el mundo de las cosas (...) y ello requiere tanto de procedimientos y técnicas rigurosas como de marcos teóricos adecuados”.

En ellos están las diferencias y el conflicto. Porque hay que elegir uno... y, ¿cuál es mejor teniendo en cuenta que todos están, por igual, ideologizados?, ¿qué «verdad» podemos reconstruir a partir de las evidencias? M. Cruz⁸⁴ propone que “habría que agotar todas las posibilidades antes de aceptar una propuesta que nos deja sin ciencia”. A fin de cuentas, hay ciertos juicios de valor permiten una comprensión de la realidad mejor que otros⁸⁵, porque la verdad “(...) solo existe (virtualmente) en la mente de (ciertos) filósofos”, y “la ciencia no busca la verdad (...) busca el error”⁸⁶. También I. Lago⁸⁷ insiste, citando a K. Popper, en que la verificación reside en la falsabilidad o refutabilidad.

Según E. Moradiellos⁸⁸ “(...) no es una mera relación de las proposiciones (teorías lingüísticas o lógicas) con los campos semánticos (la realidad empírica o hechos). (...) La verdad científica (las verdades, en plural) es una construcción dada en un contexto determinado del campo

categorial y no significa otra cosa que la realidad misma de la cosa verdadera”. Si en Arqueología la verdad no se refiere al pasado en sí, sino a las reliquias del mismo conservadas en el presente, la teoría interpretativa que más factible y verosímil parezca de acuerdo con ellas será la que se considere verdadera en tanto no aparezcan nuevas evidencias que la desmientan o contradigan; y unos relatos serán más verdaderos que otros “porque se fundamentan en un mayor número de pruebas verificables por otros investigadores y resultan coherentes con el conocimiento acumulado como resultado de otras investigaciones”⁸⁹.

El procesualismo invoca la historia-conocimiento y los postprocesuales parece que renuncian a ella pues todo es interpretación⁹⁰. Como señala G. Lucas⁹¹, todo se relaciona con el cómo consideran unos y otros el registro arqueológico. Unos lo analizan desde teoría del muestreo, otros desde la teoría de la formación. Unos parten del concepto de «incompletitud» y tratan de rellenar los vacíos; los otros piensan en el registro como un contexto vivo transformado en estático, como un punto final, como el futuro de un pasado en el presente, mientras que los partidarios de la teoría del muestreo lo ven como un punto de partida, como el presente fragmentado de una totalidad pasada. Estas distintas lecturas tienen un objetivo –y potencialidad- diferente, para unos explicar, para otros describir y comprender. Describir se centra en el cómo, en reconstruir la serie de acontecimientos específicos que llevaron de un punto a otro, mientras que explicar lo hace en el por qué, en encontrar relaciones causales.

Y en este debate hay otra variable, relacionada con la transmisión de la información mediante un discurso y el efecto del giro lingüístico (*Linguistic Turn*) sobre él. Porque, según R. Rorty, todo es un problema de lenguaje; toda expresión del pensamiento está ligado a su misma expresión lingüística y la historia no iba a ser una excepción⁹². Danto afirma que los sucesos históricos mismos tienen estructura de narración⁹³. Es cierto que al no disponer la historia de un lenguaje formalizado para su representación requiere de la palabra, del discurso, en la parte final del trabajo, la representación histórica, pero según esas premisas el historiador solo habla por su boca.

Entonces, ¿tenemos que aceptar un mercadillo de subjetividades libres?, ¿por qué la representación requiere de un discurso narrativo⁹⁴? En nuestra opinión, y dados los límites del constructivismo social⁹⁵, es preferible

⁷⁹ CRUZ (2008), p.163.

⁸⁰ LAGO (2007), p.11. HODDER y HUTSON (2003), p. 4: “*The task of archeologist is to interpret this irreducible component of culture so that the society behind the material evidence can be read*”.

⁸¹ CRUZ (2008), p. 30.

⁸² AROSTEGUI (2001), p. 294.

⁸³ QUIRÓS (2013), p. 19.

⁸⁴ CRUZ (2008), p. 164.

⁸⁵ CRUZ (2008), p. 165: “el primer paso para saber cuál de las dos tiene un valor científico mayor es preguntarse cuál de las dos permite comprender a la otra como fenómeno social y humano y hacer patentes (...) sus consecuencias y límites”.

⁸⁶ BARCELÓ (2009), p. 175.

⁸⁷ LAGO (2008), p. 15.

⁸⁸ MORADIELLOS (2009), pp. 4-5.

⁸⁹ MORADIELLOS (2009), p. 17.

⁹⁰ CRIADO (2013), p. 118.

⁹¹ LUCAS (2012), cap. 3.

⁹² AROSTEGUI (2001), p.140.

⁹³ CRUZ (2008), p.141.

⁹⁴ LUCAS (2019), cap. 3 y 4.

⁹⁵ AROSTEGUI (2001), p. 296, afirma: “Considerar que las acciones los hombres quedan explicados por sus intenciones al obrar puede resultar plausible, aunque cabe dudar de ello, pero decir que las situaciones históricas quedan igualmente explicadas si conocemos las intenciones de los actores que aparecen en ellas no lo es de manera alguna. (...) Todas las explicaciones que se basan en el individualismo metodológico se enfrentan con el mismo problema: el paso lógico entre el mundo del individuo y la situación social”. Ver también GONZÁLEZ RUIBAL (2009).

seguir en el realismo materialista y, en términos de relato, en una narrativa sin un positivismo absoluto ni un «comprensivismo» absoluto⁹⁶, una historia comprensiva de los actos libres y explicativa de los comportamientos inexorables.

El discurso que se propone no es literario, sino argumentativo, una unidad organizada de información, de base empírica, con pretensiones explicativas y de tradición materialista no teleológica⁹⁷. Abogamos por una Arqueología histórica y una epistemología que crea y proponga acercarnos a la realidad del pasado y no en contar cuentos⁹⁸, porque al discurso histórico no le corresponde fijar objetivos ni sancionar los hechos, sino mostrar la condición humana de los productos históricos⁹⁹. En nuestro caso, como arqueólogos, a través de los restos materiales, no de lo eidético, sin que ello suponga una incapacidad para comprender la esencia y espiritualidad humana.

Claro, este posicionamiento es personal –y compartido¹⁰⁰–, entendiéndolo, como M. Johnson, “que hay interpretaciones del pasado mejores y peores (...) porque el relativismo implica una falacia lógica, que todos puntos de vista tienen el mismo valor, incluso éste”¹⁰¹.

En nuestra opinión, el individualismo metodológico y el relativismo constructivista recortan el valor de la Arqueología como forma de conocimiento y la devalúan como disciplina científica.

⁹⁶ ARÓSTEGUI (2001), cap. 6. CRUZ (2008), pp. 191 y 203-206.

⁹⁷ Sobre el sentido y vigencia del pensamiento marxista en la historiografía, véase CRUZ (2008), p. 46 y cap. 7 o DOMÍNGUEZ-RODRIGO (2009), p. 196.

⁹⁸ Conscientes de que “No existe un solo relato verdadero. Se puede hacer una historia del poder y una historia de las víctimas. La diferencia radica en la clave de lectura que se proponga”, CRUZ (2008), p. 194.

⁹⁹ CRUZ (2008), p. 47.

¹⁰⁰ GUTIÉRREZ GONZÁLEZ (2015), p. 47: “sea con el enfoque, perspectiva o paradigma que sea, debe prevalecer el tratamiento metodológico serio y riguroso, sin dejarse llevar por nuevas corrientes de moda (...) que no den respuestas o ‘reinventen’ innecesariamente conceptos”.

¹⁰¹ JOHNSON (2000), pp. 211-213.